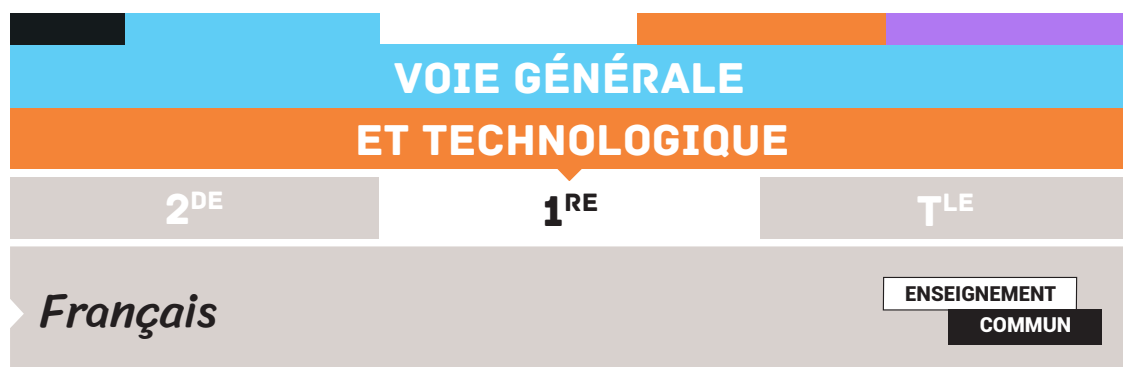




EXEMPLE DE CORPUS POUR LE CERCLE DE LECTURE

Exemple pour une classe de première : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* –
Parcours : « Une parole militante : pouvoir et tyrannie »

Texte 1 : Homère, *L'Iliade*, chant II, Ulysse et Thersite

Alors que Zeus a fait savoir à Agamemnon qu'il devait encourager ses soldats à combattre et qu'il serait victorieux, le chef des Grecs décide de faire croire à l'armée qu'il a décidé de se retirer de Troie et de rentrer en Grèce, en espérant que les soldats s'indignent de cette décision et soient, au contraire, d'autant plus désireux de combattre. Contre toute attente, les soldats approuvent ce retour. Ulysse est obligé d'intervenir pour les ramener au combat. S'il discute avec les chefs grecs, son comportement est tout autre avec les soldats.

Mais lorsque Ulysse rencontre un soldat obscur poussant d'insolentes clameurs, il le frappe de son sceptre, et le menace en ces termes :

« Misérable ! garde le silence, écoute ceux qui valent mieux que toi ; guerrier faible et lâche, jamais tu ne fus compté parmi nous, ni dans les rangs, ni dans les conseils. Ici tous les Grecs ne doivent pas commander : le grand nombre des chefs est funeste. N'ayons qu'un chef, qu'un prince, auquel le prudent fils de Cronos confie et le sceptre et les lois pour nous gouverner tous. »

L'autorité de ces paroles ramène le calme dans l'armée, et de nouveau les Grecs se précipitent à grand bruit vers l'assemblée, loin des tentes et des navires. Ainsi les flots de la mer mugissante frémissent contre le rivage, et font retentir tout l'Océan.

Les soldats étaient assis et gardaient les rangs : le seul Thersite, parleur immodéré, prolongeait le tumulte ; son esprit était fertile en insolents propos ; sans cesse, avec audace et bravant toute honte, il outrageait les rois, afin d'exciter le rire de la multitude. Le plus vil des guerriers venus sur ces bords, il était louche et boiteux ; ses épaules recourbées resserraient sa poitrine, et sur sa tête, terminée en pointe, flottaient quelques cheveux épars. Ennemi déclaré d'Achille et d'Ulysse, toujours il bravait ces deux héros ; maintenant c'est contre Agamemnon que sa voix aigre et perçante éclate en injures. Tous les Grecs, indignés au fond du cœur, s'irritent de cette audace ; lui, cependant, à grands cris insulte Agamemnon en ces mots :

« Atride, pourquoi te plaindre ? que te manque-t-il encore ? Tes tentes regorgent d'airain, et renferment plusieurs femmes superbes, que les Grecs s'empressèrent de t'offrir quand ils ravagèrent les villes ennemies. Faut-il encore qu'un Troyen t'apporte d'Ilion ses trésors pour racheter son fils, que moi seul ou quelque autre guerrier aurons amené prisonnier en ces lieux ? Te faut-il une nouvelle captive, que tu tiendras à l'écart pour la

Retrouvez éduscol sur :



posséder seul ? Il convient mal à notre chef d'accabler de tant de maux les enfants des Grecs.

« Lâches, opprobre du monde, ô vous qui n'êtes que des femmes et non des hommes, retournons dans notre patrie ; laissons-le seul devant Ilion se repaître d'honneurs et de richesses : qu'il sache si les Grecs sont pour lui de quelque secours, ou s'ils ne peuvent rien. Maintenant il insulte Achille, guerrier plus brave que lui ; car il vient d'enlever et possède la récompense de ce héros. Certes, Achille maîtrise bien sa colère ;... mais non ! il est sans courage : sans cela, fils d'Atrée, tu l'aurais insulté pour la dernière fois. »

Ainsi Thersite insultait Agamemnon, pasteur des peuples. Aussitôt se lève le divin Ulysse ; il le regarde d'un œil furieux, et l'accable de ces reproches terribles :

« Thersite, parleur audacieux, bien que tu sois un discoureur habile, cesse, et ne viens pas seul braver ainsi les rois. Je ne crois pas qu'il existe un guerrier plus vil que toi parmi tous ceux qui vinrent avec les Atrides sur ce rivage. Que le nom de nos princes ne soit donc plus dans ta bouche ; ne leur adresse plus d'injures, en épiant l'instant du retour. Nous ignorons l'issue de cette entreprise ; nous ignorons s'il serait avantageux ou funeste aux Grecs de retourner dans leur patrie. Toi, cependant, tu te plais à braver Agamemnon ; et parce que les nobles fils de Danaos l'ont comblé de biens, tu cherches à l'irriter par tes mordants discours. Mais, je le jure, et j'accomplirai mes serments : qu'à l'avenir je te voie, comme à présent, agir avec audace, et je consens que ma tête soit séparée de mes épaules, qu'on ne m'appelle plus le père de Télémaque, si, te saisissant moi-même, je n'arrache tes vêtements, ta tunique et ton manteau, voiles de ta nudité, et si, te chassant de l'assemblée, je ne t'envoie gémir vers nos vaisseaux, le corps meurtri de coups honteux. »

Il dit, et de son sceptre il le frappe sur le dos. Thersite s'incline, des larmes abondantes coulent de ses yeux ; et, par le poids du sceptre d'or, une tumeur sanglante s'élève sur ses épaules. Tremblant, il s'assied ; et, souffrant une vive douleur, sur son visage hideux il essuie ses larmes.

Homère, *Illiade*, II, traduction de Jean-Baptiste Dugas-Montbel.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 2 : Plutarque, *Vie de Thémistocle*

Plutarque évoque ici la célèbre victoire Salamine qui voit les Athéniens vaincre l'immense armée Perse. Il décrit le comportement de Thémistocle qui a imaginé la stratégie athénienne.

Quant au nombre des vaisseaux des Barbares, le poète Eschyle, qui le savait par lui-même, en parle d'une manière positive dans sa tragédie des Perses :

Xerxès était suivi de mille grands vaisseaux ;

Deux cent sept plus légers fendaient le sein des flots.

Les Athéniens en avaient cent quatre-vingts, montés chacun de dix-huit combattants placés sur le tillac, dont quatre tiraient de l'arc, et les autres étaient pesamment armés. Thémistocle ne fut pas moins habile à choisir le moment que le lieu du combat ; il eut soin de n'engager l'action qu'à l'heure où il souffle régulièrement de la mer un vent très fort qui soulève les vagues dans le détroit. Ce vent ne nuisait pas aux vaisseaux des Grecs, qui étaient plats et de médiocre hauteur ; mais il incommodait fort ceux des Barbares, qui étaient pesants et avaient la proue et les ponts très élevés. Il les faisait tourner de manière qu'ils présentaient le flanc aux Grecs, qui les chargeaient vivement, et qui avaient toujours les yeux sur Thémistocle, celui des généraux qui savait le mieux ce qu'il fallait faire. [...]

Lycomède, capitaine d'une galère athénienne, fut le premier qui s'empara d'un vaisseau ennemi ; il en enleva sur-le-champ les enseignes, et les consacra à Apollon Daphnéphore. Les autres capitaines, qui, à la faveur du détroit, avaient un front égal à celui des Barbares, dont les vaisseaux ne pouvaient que venir à la file, et s'embarrassaient les uns les autres, combattirent avec tant de constance jusqu'à la nuit, qu'ils obligèrent les Perses de prendre la fuite, et remportèrent, dit Simonide, cette victoire si belle et si célèbre, la plus grande et la plus glorieuse que les Grecs et toutes les nations barbares eussent jamais remportée sur mer. On la dut autant à la valeur et au courage des soldats qu'à la prudence et à l'habileté de Thémistocle. [...]

De toutes les villes de la Grèce, Égine fut, au rapport d'Hérodote, celle qui se distingua le plus à cette bataille ; mais tous les Grecs adjugèrent à Thémistocle le prix de la valeur, avec regret cependant, parce qu'ils portaient envie à sa gloire. Quand ils furent rentrés dans l'isthme, et que les capitaines eurent pris sur l'autel des billets qui devaient servir à donner leur suffrage, chacun s'adjudgea le premier prix du courage, et donna le second à Thémistocle. Les Lacédémoniens eux-mêmes, l'ayant mené à Sparte, décernèrent à Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse ; ils leur donnèrent à chacun une branche d'olivier, et firent présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville ; enfin, lorsqu'il partit, trois cents jeunes Spartiates le reconduisirent par honneur jusqu'aux frontières de la Laconie. Aux premiers jeux olympiques qui suivirent cette bataille, Thémistocle ayant paru dans le stade, les spectateurs, oubliant les combattants, eurent toute la journée les yeux fixés sur lui ; ils le montraient aux étrangers, ils battaient des mains, et ne pouvaient assez lui témoigner toute leur admiration. Thémistocle, hors de lui-même, avoua à ses amis que ce jour seul le payait de tout ce qu'il avait souffert pour la Grèce.

Plutarque, *Vie de Thémistocle*, Traduction de Ricard, Ed. de Bernadotte Perrin, 1914-1916.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 3 : Lysias, *Discours : Contre Eratosthène*

Lysias évoque dans son discours judiciaire *Contre Eratosthène* l'exécution par les Trente de son frère Polémarque.

Puis les Trente, ces misérables sycophantes, s'installèrent au pouvoir, et firent de belles déclarations sur la nécessité de purger la ville des mauvais citoyens, et de porter les autres à la vertu et à la justice. Tels étaient leurs discours, mais tels ne furent pas les actes auxquels ils se déterminèrent. Je vais tâcher de vous le rappeler, en vous parlant d'abord de mes malheurs, puis des vôtres. Théognis et Pison déclarèrent dans le Conseil des Trente que, parmi les métèques, il y en avait d'hostiles à la constitution : « excellent prétexte pour se procurer de l'argent, sous couleur de faire un exemple : la ville était sans ressources, et le pouvoir avait besoin de fonds ». Ils n'eurent pas de peine à persuader des auditeurs qui comptaient pour rien la vie des gens, et pour beaucoup l'argent qu'ils en tireraient. On décida d'arrêter dix métèques, et, dans le groupe, deux pauvres, afin de pouvoir protester auprès du public que la mesure avait été dictée non par la cupidité, mais par l'intérêt de l'État, comme tout le reste. Ils se partagent donc les maisons, et les voilà en route. Pour moi, ils me trouvent à table avec des hôtes ; ils les chassent et me livrent à Pison. Le reste de la bande entre dans l'atelier et dresse la liste des esclaves. Je dis à Pison : « Veux-tu me sauver pour de l'argent ? » « Oui », répond-il, « si la somme est forte ». Je me déclarai prêt à lui donner un talent. « Entendu ! » fit-il. Je le connaissais pour n'avoir ni foi ni loi ; pourtant, dans ma situation, il me parut indispensable d'exiger de lui un serment. Il jura sur la tête de ses enfants et sur la sienne de me sauver la vie pour un talent. J'entre alors dans ma chambre, et j'ouvre mon coffre. Pison s'en aperçoit, entre à son tour, et, voyant le contenu, il appelle deux de ses aides et leur ordonne de s'en saisir. Ce n'était plus seulement la somme convenue, juges, mais trois talents d'argent, quatre cents cyzicènes, cent dariques et quatre coupes d'argent : je lui demandai de me laisser au moins de quoi voyager. « Tu devras t'estimer heureux, me répondit-il, si tu as la vie sauve ». Au moment où nous sortions, Pison et moi, nous tombons sur Mèlobios et Mnèsithéidès, qui revenaient de l'atelier ; ils nous rencontrent sur le seuil même de la porte et nous demandent où nous allons. Pison répondit qu'il se rendait chez mon frère, afin de faire aussi une perquisition dans sa maison. Ils le laissèrent aller et m'enjoignirent de les suivre chez Damnippe. Pison s'approche alors de moi : « Pas un mot, me dit-il, et ne crains rien. J'irai vous rejoindre. » Chez Damnippe, nous trouvons Théognis qui gardait d'autres prisonniers. Ils me remettent entre ses mains et repartent. Dans la situation où j'étais, je pris le parti de courir quelque risque, puisque aussi bien je me voyais déjà perdu. J'appelle Damnippe. « Écoute, lui dis-je, tu es mon ami et me voici dans ta maison : je suis innocent ; c'est ma fortune qui me perd. Tu vois mon malheur ; sois généreux et use de ton crédit pour me sauver. » Il me le promit. Le mieux lui parut d'en parler à Théognis qui, pensait-il, ferait tout pour de l'argent. Pendant qu'il était en conversation avec Théognis (justement je connaissais la maison, et je savais qu'elle avait deux issues), je décidai d'en profiter pour essayer de me tirer d'affaire : si je trompe mes gardiens, me dis-je, je suis sauvé ; et si je suis pris, de deux choses l'une : ou bien Théognis se sera laissé acheter par Damnippe, et je n'en serai pas moins relâché, ou bien il refuse, et je périrai de toute façon. Sur ces réflexions, je pris la fuite, tandis que les autres montaient la garde à la porte de la cour. Les trois portes que j'avais à franchir se trouvaient toutes ouvertes. J'arrive chez Archénéôs, l'armateur, et je l'envoie à la ville s'informer du sort de mon frère ; au retour, il m'apprend qu'Eratosthène, ayant rencontré Polémarque dans la rue, l'avait appréhendé et conduit en prison. A cette nouvelle, je m'embarquai dans la nuit pour Mégare. Quant à Polémarque, les Trente lui envoyèrent leur ordre habituel, celui de boire la ciguë, sans lui faire connaître le motif de sa condamnation, à plus forte raison sans le juger ni le laisser se défendre. Une fois

Retrouvez éducol sur :



mort, ils l'emportèrent hors de la prison ; mais au lieu de laisser le convoi partir d'une des trois maisons qui nous appartenaient, ils louèrent un hangar pour y exposer le corps. Nous avions beaucoup de manteaux, mais quand on en demanda, ils n'en donnèrent pas un seul pour les funérailles ; ce furent nos amis qui fournirent, l'un un manteau, l'autre un coussin, chacun enfin ce qu'il pouvait avoir, pour l'ensevelir. Ils avaient à nous sept cents boucliers, ils avaient de l'argent et de l'or en quantité, du cuivre, des bijoux, des meubles, des vêtements de femmes plus qu'ils n'avaient jamais espéré en prendre, sans parler de cent vingt esclaves, dont ils gardèrent les meilleurs pour eux, abandonnant le reste au trésor. Voyez pourtant jusqu'où alla leur insatiable cupidité et comme ils montrèrent ce qu'ils étaient. La femme de Polémarque avait des pendants d'or qu'elle possédait lorsqu'elle entra dans la maison : Mélobios les lui arracha des oreilles. Ainsi, ils ne nous laissaient même pas, par pitié, la moindre parcelle de notre fortune. Dans leur cupidité, ils nous faisaient autant de mal qu'en fait faire à d'autres le ressentiment des pires injures. Ce n'est pas certes ce que méritait notre dévouement à la cité : nous avons exercé toutes les chorégies, versé bien des contributions ; nous nous étions montrés d'honnêtes gens, toujours aux ordres de la cité ; nous ne nous étions pas fait d'ennemis ; nous avons payé la rançon d'un grand nombre d'Athéniens prisonniers ; et c'est nous qu'ils traitèrent de la sorte, nous qui avions compris notre rôle de métèques tout autrement qu'ils ne comprenaient, eux, leurs devoirs de citoyens. Combien de leurs compatriotes furent exilés par eux chez les ennemis, combien d'innocents exécutés et privés de sépulture, combien dépouillés de leurs droits de citoyens ! Combien de filles qui allaient se marier et qu'ils en ont empêchées !

L. Gernet – M. Bizos, Lysias, *Discours*, Paris, Les Belles Lettres, tome II, 1926.

Retrouvez éduscol sur :



Texte 4 : Suétone, *Vie de Néron*

Sa mère, en observant ses actions et ses paroles, et en le reprenant parfois avec amertume, ne tarda pas à lui peser. Il feignit d'abord, pour la rendre odieuse, de vouloir abdiquer l'empire et s'en aller à Rhodes. Ensuite il lui ôta tous ses honneurs et toute sa puissance ; il lui retira ses soldats et sa garde germanique ; il la bannit de sa présence, et enfin de son palais. Il n'est pas de vexations qu'il ne lui fit endurer par ses agents, qui, lorsqu'elle était à Rome, lui suscitaient une foule de procès, et, quand elle se retirait à la campagne, passaient devant sa demeure, en voiture ou par mer, en l'accablant d'injures et de railleries. Mais, effrayé de ses menaces et de sa violence, il résolut de la perdre. Trois fois il essaya du poison, et il vit qu'elle s'était munie d'antidotes. Alors il fit cacher dans sa chambre, au-dessus de son lit, des poutres que le ressort d'une machine devait faire tomber sur elle pendant son sommeil ; mais l'indiscrétion de ses complices fit avorter ce projet. Il imagina enfin un navire à soupape, construit de manière à ce qu'elle pût être noyée ou écrasée dans sa chambre. Il feignit donc une réconciliation, et l'invita, par une lettre des plus tendres, à venir à Baïes célébrer avec lui les fêtes de Minerve. Il eut soin de prolonger le festin, pour donner aux commandants des navires le temps de briser, comme par un choc fortuit, ainsi qu'ils en avaient l'ordre, la galère liburnienne qui l'avait amenée ; et quand elle voulut s'en retourner à Baïes, il lui offrit, au lieu de sa galère avariée, le vaisseau construit pour sa perte. Il l'accompagna gaiement jusqu'au navire, lui baisa même le bout des seins en la quittant, et veilla une partie de la nuit, attendant avec anxiété le résultat de cette machination. Quand il apprit comment tout s'était passé, et qu'Agrippine s'était échappée à la nage, il ne sut plus que faire. Bientôt L. Agéripus, affranchi de sa mère, étant accouru, tout joyeux, lui annoncer qu'elle était sauvée, il jeta près de lui un poignard sans qu'il s'en aperçût, et il ordonna de le saisir et de le garrotter, comme un assassin envoyé par elle ; puis il fit tuer sa mère, et dit qu'elle s'était donnée la mort, en voyant ce crime découvert. On ajoute des circonstances atroces, et l'on en cite des garants : qu'il courut voir le cadavre ; qu'il le toucha partout ; qu'il loua quelques formes, qu'il en critiqua d'autres, et que, se sentant soif pendant cet examen, il se fit donner à boire. Mais, malgré les félicitations de l'armée, du sénat et du peuple, il ne put échapper à sa conscience ; le supplice, aussitôt commencé, ne finit plus, et il avoua souvent que l'image de sa mère le poursuivait partout, et que les Furies agitaient devant lui leurs fouets vengeurs et leurs torches ardentes. Il essaya de fléchir et d'apaiser ses mânes par un sacrifice magique. Dans son voyage en Grèce, il n'osa pas se faire initier aux mystères d'Éleusis, effrayé par la voix du héraut, qui en défend l'accès aux criminels et aux impies. A ce parricide, Néron joignit le meurtre de sa tante. Elle était malade d'une irritation d'entrailles ; il alla la voir. Par une familiarité ordinaire aux personnes âgées, elle lui passa sur la barbe une main caressante, en disant : « Quand j'aurai vu tomber cette barbe, j'aurai assez vécu ». Néron dit, comme en plaisantant, à ceux qui étaient là, qu'il allait se la faire abattre sur-le-champ, et il ordonna aux médecins de purger violemment la malade. Elle n'avait pas les yeux fermés, qu'il s'empara de ses biens, et, pour n'en rien perdre, il supprima son testament.

Il eut pour femmes, après Octavie, Poppée Sabina, mariée d'abord à un chevalier romain et dont le père avait été questeur, et Statilia Messalina, arrière-petite-fille de Taurus, lequel avait obtenu deux fois le consulat et le triomphe. Pour se l'approprier, il fit tuer son mari, Atticus Vestinus, alors consul. Dégouté d'Octavie, il dit à ses amis, qui lui reprochaient de s'en être séparé sitôt, « que les ornements matrimoniaux devaient lui suffire ». Il voulut plusieurs fois l'étrangler, et il la répudia comme stérile ; mais le peuple blâmant ce divorce et s'emportant même contre l'empereur en invectives, il la bannit, et enfin la fit périr, comme coupable d'adultère ; accusation si impudente et si fautive, que tous ceux qui furent mis à la torture ayant protesté de son innocence, il suborna son pédagogue Anicétus, qui déclara

Retrouvez éduscol sur :



avoir joui d'elle par ruse. Il épousa Poppée douze jours après avoir répudié Octavie, et il l'aima beaucoup ; ce qui ne l'empêcha pas de la tuer d'un coup de pied, parce que, malade et enceinte, elle lui avait fait d'assez vifs reproches de ce qu'il était rentré un peu tard d'une course de chars. Il en eut une fille nommée Claudia Augusta, qui mourut fort jeune. Il n'est sorte de liens qu'il ne rompît par un crime. Il accusa de conspiration et fit mourir Antonia, fille de Claude, qui refusait de l'épouser, après la mort de Poppée. Il traita de même tous ceux à qui l'unissait une alliance de famille ou un commerce intime, entre autres le jeune Aulus Plautius, qu'il viola avant de l'envoyer au supplice, et qu'il fit frapper en disant : « Que ma mère embrasse maintenant mon successeur » ; car il prétendait qu'elle aimait ce jeune homme et lui faisait espérer l'empire. Poppée avait eu, avant de l'épouser, un fils nommé Rufius Crispinus : informé que cet enfant, dans ses jeux, se faisait le chef et l'empereur des autres, il donna l'ordre à ses propres esclaves de le jeter à la mer, quand il irait à la pêche. Il exila Tuscus, son frère de lait, pour s'être baigné, étant gouverneur d'Égypte, dans des bains construits pour l'arrivée de l'empereur. Il obligea son précepteur Sénèque à se donner la mort. Celui-ci avait souvent sollicité de lui la permission de se retirer, et lui avait même offert tous ses biens ; mais Néron lui avait juré par tous les dieux « que ses craintes étaient mal fondées, et qu'il aimerait mieux mourir que de lui nuire ». Il avait promis à Burrhus, préfet du prétoire, un remède contre le mal de gorge ; il lui envoya du poison. Quant aux affranchis qui l'avaient fait adopter par Claude, et qui avaient été ses conseillers et les soutiens de sa puissance, il s'en défit, quand ils furent vieux et riches, en leur donnant du poison, soit dans leurs aliments, soit dans leur boisson.

Suétone, *Les Douze Césars*, traduction T. Baudement, 1845.

Retrouvez éduscol sur :

